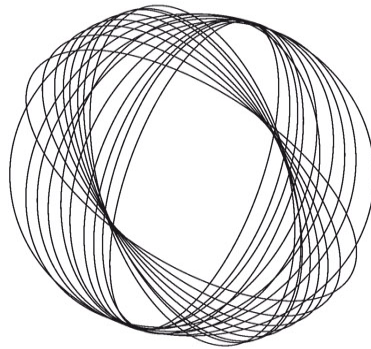


DU MONDE ENTIER

SALLY ROONEY

INTERMEZZO

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)
PAR LAETITIA DEVAUX



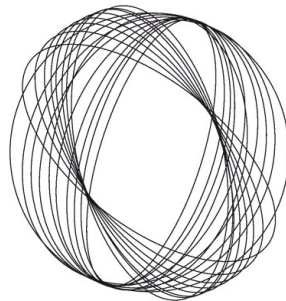
nrf

GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

SALLY ROONEY
INTERMEZZO

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)
PAR LAETITIA DEVAUX



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

SALLY ROONEY

INTERMEZZO

r o m a n

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Laetitia Devaux*

nrf

GALLIMARD

Aber fühlst du nicht *jetzt* den Kummer ? (Aber spielst du nicht *jetzt* Schach ?)

Mais c'est *maintenant* que tu ressens le chagrin, n'est-ce pas ?
(Mais c'est *maintenant* que tu joues aux échecs, n'est-ce pas ?)

LUDWIG WITTGENSTEIN,
Recherches philosophiques

PREMIÈRE PARTIE

Terrible pour le jeune homme. Ce costume à l'enterrement. Et les bagues aux dents – l'inconfort suprême de l'adolescence. On en viendrait presque à regretter son propre éclat en société. Mais ça fournit une excuse, ou au moins quelqu'un à implorer du regard entre les inévitables poignées de main. Que Dieu le garde. Ivan le Terrible : presque vingt-trois ans, déjà. Difficile de le croire habillé d'un pareil costume. Sans doute récupéré dans une friperie aux relents d'humidité, payé en cash et ramené à vélo, froissé, dans un sac en plastique recyclable. Au moins, ça aurait du sens, ça créerait un parallèle entre la laideur flamboyante du costume et la personnalité de son frère, son cadet de dix ans. Pourtant il a du style, à sa façon. Un certain panache dans son dédain absolu de tout ce qui touche au matériel. Beaux et intelligents, avait un jour dit une tante. En parlant d'eux deux. Ou avait-elle plutôt dit Ivan l'intelligent et Peter le beau ? Merci. Je crois. Il traverse Watling Street pour rejoindre ce logement qui n'en est pas un, cette maison qui n'en est pas une, onze jours – ou déjà douze ? – après l'enterrement. De retour en ville. De retour au boulot, pour ce

que ça vaut. En tout cas, de retour chez Naomi. Que portera-t-elle en lui ouvrant ? À l'entrée, il sort son téléphone de sa poche et le place dans la paume de sa main, fraîcheur de l'écran tactile qui s'éclaire sous ses doigts quand il se met à taper. Je suis dehors. Les jours raccourcissent et elle a dû reprendre les cours. Elle voit le message mais ne répond pas. Puis la séquence prévisible, cette séquence de bruits familiers, devenus indirectement excitants, de l'autre côté de la porte alors qu'elle monte les vieilles marches du sous-sol qui mènent à l'entrée. Typique du conditionnement : comment met-on autant de temps à le comprendre ? Le bon sens. Non. L'expérience de la vie. Le lien entre souvenirs et sensations. La porte qui s'ouvre.

Bonjour, Peter, dit-elle.

Crop top en cachemire, fine chaîne en or. Et pantalon de jogging noir étroit à la cheville. Mais sans élastique, car elle déteste ça. Pieds nus.

Je peux entrer ? demande-t-il.

Ils prennent l'escalier et gagnent sa chambre sans croiser les autres. Au mur, les minuscules points lumineux de la guirlande. Il retire ses chaussures et les dépose près de la porte. Ordinateur portable grand ouvert sur le lit défait. Odeur de parfum, de sueur et de cannabis. « Avec son air tout chargé de nos obsessions qui s'y croisent ». Rideaux fermés, comme toujours.

T'étais passé où ? demande-t-elle.

Oh, je crains d'avoir eu un empêchement.

Elle le dévisage un instant puis détourne le regard d'un air moqueur. Tu as plutôt profité de la fin de l'été pour partir en vacances, dit-elle.

Naomi, ma chérie, répond-il d'un ton affectueux. Mon père est mort.

Stupéfaite, elle se retourne vers lui en disant : Ton... Puis elle sombre dans le silence. Mon Dieu. Putain. Peter, je suis vraiment désolée.

Je peux m'asseoir ?

Ils s'installent sur le lit.

Mon Dieu, répète-t-elle. Puis : Ça va ?

Je crois, ouais.

Assise en tailleur, elle regarde la plante de ses pieds. Noire d'une façon qui n'a pourtant jamais l'air d'être sale. Tu as envie d'en parler ? demande-t-elle.

Pas vraiment.

Comment va ton frère ?

Ivan. Tu sais qu'il a à peu près ton âge ?

Ouais, tu me l'as dit. Tu as dit que tu voulais nous présenter. Il va bien ?

Il sourit d'un air irrésistiblement amoureux, se cache derrière son poignet. Il va... En fait, je n'en ai aucune idée. Qu'est-ce que je t'ai dit sur lui, déjà ?

Je ne sais plus exactement. Qu'il était « chelou », un truc comme ça.

Oui, c'est vraiment un original. Pas du tout ton genre. Pour moi, il est un peu autiste, même si de nos jours, on ne peut sans doute plus dire ça.

S'il est vraiment autiste, si, tu peux.

Enfin, pas au sens clinique du terme. En tout cas, c'est un génie des échecs. Peter s'allonge sur le lit et observe le plafond. Ça ne te dérange pas, si ? demande-t-il. De toute façon, je dois bientôt partir.

En dehors de son champ de vision, la bouche de Naomi prononce : Pas de souci. Un silence. Il joue avec l'entrejambe de son jogging. Elle s'allonge près de lui, chaude, son haleine chaude, avec une odeur de

café et d'autre chose. Ses seins chauds sous son petit haut en cachemire. Celui qu'il lui a offert, ou bien le même dans une autre couleur. « Gris de Paris ». Elle le laisse caresser son aisselle moite du bout des doigts. L'odeur crayeuse de son déodorant ne fait que masquer une odeur sous-jacente de transpiration salée. Elle ne se rase presque pas, seulement les jambes en dessous du genou. Il lui a un jour dit qu'à son époque les étudiantes s'épilaient le maillot. Elle a éclaté de rire. Elle lui a demandé s'il cherchait à la faire culpabiliser. Pas du tout, avait-il répondu. Mais c'est une évolution intéressante de la culture sexuelle. Elle se moque de tout. Ça a l'air d'avoir été vraiment intense, ces années du Tigre celtique. Mais bon, ça te plaît. Et c'est vrai que ça lui plaît. Il y a quelque chose de sensuel dans son insouciance. Ses pieds froids. La plante toujours noire à force de se promener à moitié dévêtue dans ce taudis, un joint à la main, le téléphone sur haut-parleur. Elle dit, tout bas maintenant : Je suis vraiment désolée. Il glisse ses doigts sous le cachemire. Ses yeux se ferment. Tout devient langoureux, comme dans un rêve. Sous ses mains, cette peau qu'il ne voit pas, sa texture douce et duveteuse, presque du velours. Il lui demande ce qu'elle a fait en son absence. Pas de réponse. Il rouvre les yeux et croise son regard.

Écoute, dit-elle. Je me sens bête de te dire ça. Mais il s'est passé un truc il y a quelques semaines. Genre, j'avais besoin d'acheter des livres pour la fac. Il me fallait de l'argent. Mais rien de dingue.

Il hoche lentement la tête. D'accord, je vois. Si j'avais su, j'aurais pu t'aider.

Ouais. Mais ce n'est pas comme si tu répondais à mes messages. Avec un sourire peiné. Désolée. Je ne savais pas pour ton père, évidemment.

Ne t'en fais pas. Je ne savais pas que tu avais besoin d'argent. Évidemment.

Ils s'observent quelques instants d'un air gêné, énervé, coupable. Puis elle se met sur le dos. Mais pas de souci, dit-elle. Je n'ai même pas eu à faire quoi que ce soit, j'ai utilisé des vieilles photos. Son corps tout à coup las et lourd, il ferme les yeux. Sans doute l'un de ces types qui commentent chacun de ses posts. Émoji du singe qui se cache les yeux. Ou alors un pauvre type marié qui possède une carte de crédit dont sa femme ignore tout.

C'est vraiment nul pour ton père, dit-elle. C'était quand, l'enterrement ?

La semaine dernière. Il y a deux semaines.

Tous tes amis y sont allés ?

Il marque un temps d'arrêt. Non, pas tous. Après un nouveau temps d'arrêt : Sylvia. Et quelques autres.

J'imagine que tu ne voulais pas que je vienne.

Il se tourne pour observer son visage de profil. Lèvres charnues entrouvertes, pommettes tachées de rousseur. Et clou en argent qui scintille à son oreille. L'image même de la jeunesse et de la beauté. Il se demande combien le type a payé. En effet, dit-il.

Elle grimace sans le regarder. Et tu croyais quoi ? Que j'allais essayer de séduire le prêtre ou un truc dans le genre ? J'ai déjà été à un enterrement, tu sais.

Je me suis dit qu'on me demanderait sans doute qui tu étais. Et j'allais répondre quoi ? Une amie ?

Pourquoi pas ?

Je pense que personne ne m'aurait cru.

Merci bien. Je n'ai pas l'air assez classe pour être ton amie, c'est ça ?

Tu n'as surtout pas l'air assez vieille.

Elle grimace, la langue entre les lèvres. Tu es un vrai malade, tu sais.

Je sais, mais toi aussi.

Elle étire pensivement les bras, puis pose la nuque sur ses mains. Tu as une copine, c'est ça ? demande-t-elle.

Pendant quelques instants, il ne dit rien. Puisque ça ne semble pas vraiment l'intéresser, et à juste titre. Il songe à répondre : oui, autrefois. C'est peut-être le bon moment pour en parler, non ? De l'enterrement et de la suite. Non qu'il se soit passé quelque chose. Il y avait bien eu quelque chose, un vague souvenir de quelque chose, mais pas ça. Dans la voiture, il s'était surpris à marmonner bêtement : s'il te plaît, ne me laisse pas seul avec Ivan. C'est pour ça qu'elle était restée. La seule raison. Couché contre elle dans sa vieille chambre d'enfant, il vibrait comme un adolescent. Heureusement qu'il faisait trop sombre pour qu'il croise son regard. Elle avait dormi avec lui, rien de plus. Il n'y avait rien d'autre à dire. Et le lendemain matin, elle s'était levée avant lui. Elle discutait tranquillement avec Ivan en bas, dans la cuisine. Il les avait entendus depuis l'étage. Qu'est-ce qu'ils avaient à se raconter ? Joli petit avant-poste du cavalier en d5 ? Elle aussi, elle en aurait sans doute été capable. De distraire Ivan. Ne plus y penser.

Si j'en avais une, dit-il, pourquoi je traînerais avec toi ?

En se tournant vers lui, elle caresse du bout des doigts la fine chaîne en or à son cou.

Parce que tu es un vrai malade, tu te souviens ?

Oui, il s'en souvient, et à cet instant il tend la main vers son petit visage, la paume sur sa mâchoire. Est-ce qu'elle se moque de lui ? Oui, bien sûr, mais ce n'est pas très grave. À son anniversaire, l'été dernier, lorsqu'il avait apporté du champagne et qu'elle avait bu directement à la bouteille de ses lèvres colorées. Dans la cuisine, son amie Janine avait dit : tu sais, Peter, je crois qu'elle t'aime vraiment bien. Il sait qu'il est différent des autres. À leur rencontre, il avait aimé le défi qu'elle représentait. Dans un pub, vêtue d'une petite robe argentée, ses

cheveux lâchés qui lui arrivaient presque à la taille, son piercing dans le nez rougi par l'éclairage. Ses amies lui avaient montré le site web en faisant mine de lui demander si c'était légal. Cassez-vous, avait-elle lancé. Lui parlez pas de ça. En lui décochant un regard : intelligence animale. Rien que pour lui, il le savait. Il était différent des autres. De ces types détraqués qui lui lançaient des menaces de violence sexuelle sur internet, sale pute, je vais te buter, te trancher la gorge. En parcourant sa boîte de réception, elle rit. Tu vois, ça me dégoûte. Elle refuse de s'abaisser à avoir peur. Si ça devait arriver, il se dit qu'elle mourrait de rire. C'était stupide de ne pas répondre à ses messages. Certains étaient même très gentils. Il s'en veut. Il se demande à quel point elle avait besoin d'argent, puis il se sent, quoi ? Honteux, bref. Comme d'habitude. Elle se met sur le ventre, la tête entre les bras. Une chorégraphie familière, pour lui et pour d'autres. « Quelles lèvres mes lèvres ont. » Il n'y a personne d'autre, pourrait-il dire. Quelqu'un, mais non. Je suis désolé. Je t'aime. Et elle aussi, je l'aime. Toutes les deux. Ne t'inquiète pas. Ne dis rien. Seigneur, surtout pas. Le Christ nous enjoint d'aimer notre prochain.

Il est plus de vingt et une heures quand il s'en va. Vingt et une heures quatre. Il est un peu défoncé parce qu'ils ont fumé. Il écrit dans le petit rectangle : J'arrive, 20 mn de retard, désolé. La nuit fraîche entoure l'écran lumineux. Les arbres agitent leurs branches silencieuses, le tram passe, des visages aux fenêtres. Il range son téléphone et ferme ses poches. James's Street le soir. Il doit marcher vite pour rattraper un peu son retard. Mais c'est un plaisir de parcourir à grandes enjambées une rue tranquille de Dublin par une nuit fraîche de septembre. Il est dans la force de l'âge. Il faut profiter de ces plaisirs fugaces. Il pourrait mourir dans la prochaine minute. Cela arrive chaque jour à plein de gens. Il n'était même pas vieux, les gens ne cessaient de le répéter, à peine soixante-cinq ans. Peter a

atteint la moitié de cet âge, trente-deux et demi. Selon ce calcul, il en est presque à la moitié de sa vie. C'est terrible de voir à quel point ça passe vite. Malheureusement, mon père n'est plus des nôtres, dira-t-il. Les gens vont être désolés, bien sûr, mais pas plus surpris que ça. Pour Ivan, c'est différent. Lui, il est presque orphelin, vu comme leur mère s'est occupée de lui. Allez savoir pourquoi ce couple-là avait fait des enfants. À l'enterrement, elle avait murmuré à Peter : regarde comme il est habillé. Et même si Ivan avait effectivement l'air grotesque, et bien que Peter eût lui-même pensé quelques secondes plus tôt qu'Ivan avait l'air grotesque, il avait répondu : son apparence n'a peut-être pas été sa préoccupation majeure cette semaine. Christine lui avait jeté un coup d'œil. Vêtue d'un tailleur de bon goût en laine bleu marine. Toi, tu es impeccable, avait-elle dit. C'est toujours comme ça avec elle. Il avait évité son regard pour observer Ivan, terriblement seul à la table des sandwichs. Oui, avait-il répondu. Merci. Il dépasse la vieille banque et se dirige vers Thomas Street. La réponse de Sylvia vibre contre sa hanche dans sa poche. Avant, il avait une sonnerie différente pour elle. Dans le temps. *Dublin in the Rare*, etc. Il a oublié l'air. Ainsi que la marque et le modèle du téléphone, son poids dans sa main. Sans doute obsolète aujourd'hui, arrêt de fabrication. Mais entendre encore rien qu'une fois ce son, pense-t-il. Pour sentir que cette vie existe toujours quelque part, qu'elle n'est pas perdue à jamais, qu'elle est là, qu'elle l'enveloppe toujours de sa protection. Les départs en car de bonne heure pour les championnats universitaires. Se préparer à la finale dans un couloir pendant que le public attendait. Tous les deux vainqueurs. Méprisés par tous les autres, bien sûr. Mais amoureux l'un de l'autre et d'eux-mêmes. Sur l'écran verrouillé maintenant : Pas de problème. Tu as dîné ? Une femme pragmatique. Sans doute en chaussures plates et vêtue d'un manteau en tweed bien chaud. Non. Elle se souciait de lui, c'est tout. Il a vingt minutes de retard, et elle

veut savoir s'il a dîné. Vingt-cinq minutes. Alors qu'elle est tout sauf stupide. Il se dit parfois que la nature et l'étendue de ses souffrances l'ont libérée de la frustration mesquine des désagréments quotidiens. Une demi-heure de retard, et alors ? Quand on se retrouve tous les quatre matins à l'hôpital avec une aiguille dans le bras, sans doute que ça ne compte plus. Entendre les médecins parler de soi derrière le rideau. Patiente de trente-deux ans. Antécédents de douleur chronique réfractaire à la suite de blessures traumatiques. Accident de la route. Non, pas d'enfant, vit seule. « Et peu surent ». Lui, il aurait préféré mourir plutôt que de continuer comme ça. Sans faire d'histoire, en finir, tout simplement. Elle doit savoir que certains pensent ça. Elle sait peut-être même que lui, il le pense. Mais on dit qu'on s'habitue à tout. Les anciens plaisirs perdus à jamais : accepter, se bercer d'illusions, au bout du compte, ça revient au même. Le désir de vivre tellement plus puissant qu'on l'imagine. Ce qui s'était passé, ça revenait presque à la mort. C'était presque comme la mort à laquelle on survit par politesse, par respect pour les autres, par amour altruiste. Le Christ lui aussi a survécu à sa mort. Et il a été honoré et vénéré.

Il passe devant l'école des beaux-arts, qui fourmille d'étudiantes vêtues de vestes en jean, bottes en caoutchouc et bas filés. Des visages jeunes, indistincts, pâles et flottant à la lueur des réverbères. Au seuil de leur vie. Il sait qu'elles l'observent. Beau et intelligent. Amusées. L'une d'elles se tourne pour le suivre du regard. Tant mieux pour elle, on n'a qu'une vie. Lui, il a peut-être atteint la moitié de la sienne. Se permet de se retourner avec un sourire. Même pas jolie, mais pourquoi pas, et elle lui adresse un sourire en coin. Mais une demi-heure de retard au moins. Naomi serait furieuse. Putain, les hommes sont vraiment de gros dégueulasses. On lui aurait donné seize ans. Ah bon, c'est interdit de sourire, maintenant ? Aux enfants. Parce qu'en fait, il sourit aux enfants. Et aussi aux personnes âgées. Il aime diffuser un

sentiment de sympathie dans le monde. Parfois, il sourit même à des hommes. D'une autre manière. Non, tu mens. Il sourit seulement s'il a une bonne raison. Parce qu'il a mal compris, ou qu'il leur a involontairement coupé la route, ce genre de choses. Mais oui, il sourit. À ses adversaires et à ses ennemis. Tu détestes les hommes encore plus que moi, dit Naomi. C'est vrai, puisqu'elle couche avec eux de son plein gré. Peter ne couche qu'avec des gens qu'il aime. Et la plupart des femmes sont en réalité tout à fait aimables. Les hommes, comme chacun sait, sont de gros dégueulasses. Pas tous : pas son père. Lui, il n'était pas comme ça. Et Ivan ? C'est différent. On aurait pu croire que c'était l'un de ces êtres asexués dont on parle dans les journaux. Un blob qui flotte dans son bocal. Mais un soir où Peter avait amené une petite amie au dîner, Ivan l'avait dévorée des yeux. Ton frère est un peu bizarre, non ? Oui, je suis désolé. Je crois que tu lui plais. Par la suite, bien sûr, à la fac, il avait eu des filles comme amies. Mais ses amies sont... bref. Non, continue. Elles sont quoi ? Laides ? Non, plutôt pas mal, en fait. Certaines très attirantes en termes de symétrie faciale. Mais elles n'ont pas de goût, c'est tout. Naomi serait hors d'elle. Et snob par-dessus le marché. Est-ce vraiment du snobisme ? Ce n'est pas une question d'argent, rien à voir. Un pantalon de jogging noir étroit à la cheville, mais sans élastique, parce qu'elle déteste ça. Et tout ce qui descend jusqu'aux genoux, elle déteste aussi. Elle a l'œil. Les amies d'Ivan ne sont pas laides, pas du tout, mais leur façon de s'habiller. Criminelle. Et puis, leurs expressions, leur gestuelle. C'est peut-être du snobisme, mais sous une autre forme. Des jeunes femmes très intelligentes, bien sûr. Mathématiciennes et joueuses d'échecs. Aucune intéressée de près ou de loin par Peter, et c'était réciproque. À la réflexion, certaines étaient sans doute amoureuses de son frère. Il sourit. Ces sentiments n'ont jamais eu l'air réciproques, mais qu'en sait-il, après tout ? Il l'avait bien surpris à

dévorant des yeux la belle Giulia ce fameux soir. Chemisier en soie verte, trois premiers boutons ouverts. Des boutons en nacre. Une rangée de dents blanches souriantes, un rire classique puissant et franc. Il dépasse Christ Church, ses murs en pierre prenant une teinte jaunâtre sous les projecteurs. Il lui envoie un message : J'y suis presque. Je n'ai pas dîné, et toi ? Et elle ? Sylvia. Tellement supérieure à lui. Pas très belle, ne l'avait jamais été. Ce qui par contraste rendait excessive la beauté des autres femmes. Un petit visage ordinaire. Bien sûr, des tenues toujours parfaites. Il a parfois des idées de cadeaux pour Naomi : un pull à col roulé, un châle en soie colorée, un imperméable qui descend jusqu'aux chevilles. Puis il se rend compte que ça n'irait pas : une jolie jeune fille déguisée en vieille dame. Démodée et discrète. Sylvia n'a jamais été comme ça. Il avait assisté à l'une de ses conférences au printemps. Svelte, dominant l'assemblée, elle avait évoqué les différentes formes de prose au XVIII^e siècle. Tous les regards braqués sur elle. Une voix claire et grave. Contralto. Pas un bruit dans la salle. À la fin, tout le monde avait applaudi, deux cents personnes, voire plus, et elle qui souriait en acquiesçant, elle avait sans doute l'habitude. Le charisme à l'état pur. Il avait envie de dire : je la connais. C'est l'une de mes ex. Imaginez, ça aurait été tellement gênant. Elle est intarissable sur le sujet de l'amour courtois, vous devriez tenter de la mettre dans votre lit. Mais ce n'est plus possible. Pour elle. Trop douloureux. Ça vibre à nouveau. Elle a réservé une table dans un restaurant italien de Temple Bar, position GPS partagée, qu'est-ce qu'il en pense. Tape à nouveau : J'y suis dans 5 mn. Sur Lord Edward Street, il marche droit vers l'entrée de Trinity College dans la nuit. Souvenir de vieilles histoires d'amour et de fêtes arrosées. À quatre heures du matin, il avait vomi devant le Mercantile Hotel, il s'en souvient encore. Le soir des résultats des bourses. Encore un

gamin à l'époque. « Il mêle souvenance et désir ». Les sentiers sombres de la mémoire. Le cimetière de sa jeunesse.

Ils discutent toujours en attendant l'addition tandis qu'il termine d'un air distrait la focaccia tendre et huileuse. Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait si faim jusqu'à ce que. Les rideaux épais, la carafe d'eau glacée, les chandelles, le tout tellement propice à l'appétit. Encore une fois : conditionnement typique. Assise en face de lui, elle boit une gorgée d'eau. Léger mouvement de sa gorge blanche quand elle déglutit, puis, tandis qu'elle repose son verre : Qu'est-ce que vous allez faire du chien ?

Oh mon Dieu, dit Peter. Je ne sais pas. Christine s'en occupe jusqu'à... je ne sais plus. Vendredi prochain, elle a dit ? Peut-être le lundi suivant. Il faut qu'on trouve une solution.

Le serveur revient avec l'addition et Peter sort sa carte de crédit, il insiste et tape son code. Après le dîner, il se sent mieux, plus détendu. Il se rend enfin compte de son niveau de fatigue. C'est l'effet de sa présence sur lui : elle lui calme les nerfs. Mais ce n'est pas tout, il le constate alors qu'ils attendent dans la chaleur tamisée du restaurant qu'on leur apporte leurs manteaux. Un jour, il avait cru que la vie avait un sens, que toutes les questions et les conflits non résolus menaient à un apogée. Des convictions comme ça, étrangement peu étayées, qui sous-tendent sa vie et sa personnalité. Un attachement irrationnel au sens. D'accord, mais la question de la constitutionnalité se pose, etc. Incapable de partir au travail le matin s'il ne pensait pas que quelque chose signifiait quelque chose qui signifiait autre chose. Mais à quoi ça mène, tout ça ? À une fin sans fin. Le serveur aide Sylvia à remettre son manteau sous les yeux de Peter. Calmé. Davantage à l'écoute de sentiments moins bruyants. À quelles conditions la vie est-elle supportable ? Elle doit le savoir. Demande-lui. Non, ne fais pas ça.

Dehors, il a plu, les rues sont mouillées et reflètent par fragments la lumière diffuse des phares, des feux de circulation, des vitrines. Contre le mur d'en face, des cartons de pizza vides abandonnés en cours de désintégration. Laisse-moi te raccompagner. Elle noue son écharpe et lui prend le bras. Sa petite main blanche ne pèse presque rien. Elle glisse les doigts dans les replis de son manteau. Tu as vu Naomi tout à l'heure ? Comment va-t-elle ? Bien, elle va bien. Ils remontent vers Dame Street. Tu l'aimes bien. Oui, je l'aime bien. Je l'aime beaucoup, vraiment. Il a presque envie, et en même temps il n'en a pas envie, de raconter à Sylvia ce qui s'est passé, que Naomi, etc. Le site internet, etc. Pour quelle raison ? Pour lui montrer qu'il n'y a pas de problème : avec elle, avec les autres, avec lui, qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Les relations contemporaines, rien de plus. Ou alors, c'est pour s'attirer un peu de sympathie. L'humiliation sexuelle, peut-être que c'est un peu excitant. Elle pose à nouveau des questions sur Naomi et son logement. Avant le covid, les propriétaires avaient obtenu une décision de justice pour expulser les locataires. Qui sont déjà tous partis pour d'autres raisons. La décision ne peut s'appliquer aux nouveaux occupants, reconnaît Sylvia, et pourtant. Qu'est-ce qui les en empêcherait ? Ça reste une possibilité. La police jette un coup d'œil rapide aux papiers, ils ont l'adresse, ils les foutent dehors. Mieux vaut ne pas y penser. D'un autre côté, si on cherche à prouver l'invalidité de la décision par des lettres d'avocat, etc., ça donne d'autant plus de raisons aux propriétaires de requérir une nouvelle décision : et là, ils sont vraiment foutus. Parce que l'occupation de cet immeuble est, personne ne prétend le contraire, illégale. Alors il vaut mieux ne rien faire en espérant que les propriétaires les oublient. Ils possèdent déjà tellement de logements vacants, ils en ont sans doute perdu le compte, ces parasites suceurs de sang. Une discussion que Sylvia et lui ont eue à maintes reprises et, cette fois-ci, comme

toujours, ils sont d'accord. Ils le seraient de toute façon, rien que d'un point de vue purement idéologique, puisqu'ils sont tous deux membres à part entière du syndicat des locataires, dont Sylvia préside même l'un des groupes de travail. Le fait que Peter entretienne une relation de nature sexuelle mais aussi discrètement financière depuis huit mois avec l'une des membres de cette occupation illégale là n'a, d'un point de vue juridico-philosophique et sociopolitique, rien à voir. Il n'avait jamais parlé d'elle à son père, même quand celui-ci lui avait posé la question. Non, je n'ai personne en ce moment, avait-il répondu. L'idée même qu'ils se rencontrent : terrible. Non. Il aurait pu dire qu'il y avait quelqu'un : rien de sérieux, juste une fille comme ça. Qu'est-ce que ça aurait changé ? Vraiment rien. Alors pourquoi y penser ? Pourquoi ce sentiment de regret, et pour qui ? Pour son père, pour lui-même ? C'est inutile. Rien que d'y penser, ça le déprime. Il est sans doute déprimé de façon plus globale. Ses pensées sont en général bruyantes et, lorsqu'elles s'apaisent, elles deviennent terriblement dures. Peut-être qu'il n'est pas stable mentalement. Il ne l'a jamais été. Sa petite main ne pèse rien sur son bras.

Je ne l'ai jamais vraiment connu, dit-il. Désolé. J'étais en train d'y penser, c'est tout. C'est triste.

Elle lui jette un coup d'œil. Ça y est. Il est prisonnier de la profondeur de sa compréhension. Je vois ce que tu veux dire. Mais ce n'est pas vrai, tu l'as connu. Elle sort de son sac un petit sachet rectangulaire enveloppé dans du plastique. Un paquet de mouchoirs. Pour l'amour du ciel, il est donc en train de pleurer ? En plein George's Street ? Devant tout le monde. Car sans doute que tout le monde le voit. Comment ça va, Peter, toujours avocat, j'ai aperçu ton nom dans le journal l'autre jour, bien joué. Il accepte en souriant et sans faire d'histoire un petit mouchoir blanc et se sèche les yeux avec un simple : Hum. Elle marche au même rythme que lui, comme toujours. Il

t'aimait, dit-elle. Il ne savait rien de moi, Sylvia. Nous étions allergiques l'un à l'autre. Nous n'avons jamais eu une seule vraie conversation de toute notre vie. Il plie le mouchoir et le glisse dans sa poche. Oh, tu attaches trop d'importance aux conversations, dit-elle. Vivre, ce n'est pas que parler, tu sais. Il la regarde pendant qu'elle replace sa main sur son bras. C'est une remarque un peu cryptique, qu'est-ce que tu entends par là ? Elle rit. Et devient plus jolie. Mais qu'est-ce qu'elle veut dire par : vivre, ce n'est pas que parler ? Peut-être évoque-t-elle « les bureaux austères et solitaires de l'amour ». Sortir leurs uniformes scolaires du sèche-linge le mercredi soir, le petit jogging bordeaux d'Ivan, la chemise et le pantalon de Peter, chauds et crépitants d'électricité statique. Et réchauffer du lait sur le fourneau le matin. Aux côtés de Sylvia, sur Stephen Street maintenant, il inspire l'odeur des gaz d'échappement et l'air sombre de la nuit. Presque une consolation. Tant qu'il est près d'elle, c'en est une. Pourquoi. Il sait pourquoi, il ne sait pas, il ne veut pas savoir s'il sait ou non. Le réconfort d'un long compagnonnage peut-être. Qui laisse de la place et lui offre un calme lui permettant de sentir enfin à quel point il est las, et à quel point il est déprimé. Il aurait peut-être dû rester chez Naomi à se droguer et à jouer à Call of Duty avec ses colocataires, se shooter pour dormir. Accepter d'être consolé, parce qu'il doit accepter qu'il en a besoin. Car tout de même, son père, dont il n'a jamais été vraiment proche, est mort dans la soixantaine, après cinq ans de lutte contre un cancer. La mort, à laquelle tous s'étaient d'abord attendus, avait été si longtemps repoussée qu'il avait commencé à croire qu'elle n'arriverait jamais, jusqu'à ce qu'elle arrive. Peter n'a aucune excuse pour ne pas s'être préparé à cet événement prévisible. Il se retrouve soudain à la tête d'une famille, mais une famille qui a dans le même temps cessé d'exister.

Ils longent ensemble St Stephen's Green, ses grilles closes, les feuilles jaunies de ses arbres. « Dans leur beauté d'automne ». Ils parlent des étudiants. Des cours qu'elle donne. Des interventions qu'il fait à la fac pour payer son loyer. Il lui demande des nouvelles de son amie Emily et, en souriant, elle lui raconte encore la même histoire, elle croule toujours plus sous l'administratif du poste, et n'a pas réussi à trouver de nouvelle sous-location. Emily, la petite universitaire distraite qui avait toujours l'air enrhumée, toujours à éternuer dans un mouchoir en tissu et à parler de Karl Marx. Une amie de jeunesse, de l'époque où ils s'affrontaient aux concours d'éloquence, dans lesquels elle n'avait jamais vraiment brillé, car toujours hors sujet et refusant le moindre argument factuel. Elle passait beaucoup de temps chez eux, Sylvia et lui, et elle avait même dormi sur leur canapé pendant un moment, quand Peter, quand Peter et Sylvia. Ils prenaient le thé tous les trois, se chamaillaient pour un rien, partaient dans des fous rires. Sylvia, l'amie calme et posée, Emily, la catastrophe ambulante. Sylvia lui explique qu'elle habite chez Max pour le moment, ce bon vieux Max. Il le croise parfois chez Sylvia. Lui non plus, il n'était pas bon aux concours. Trop gentil, pas assez dur, toujours d'accord avec les deux points de vue. Mais drôle. Comme tous les amis de Sylvia. Elle doit continuer en ce monde avec légèreté, avec amour mais légèreté. Tu as parlé à ton frère ? demande-t-elle. Eh bien, répond-il. Vivre, ce n'est pas que parler, tu sais. Elle lui donne un coup de coude. C'est agréable de la sentir si proche. Il est seul, dit-elle. Comme tout le monde, non ? Bien qu'Ivan semble de fait plus seul que les autres. En réalité, il était seul presque spirituellement, et il valait peut-être mieux qu'il le reste. De quoi parliez-vous à la maison tous les deux l'autre jour ? demande-t-il. Oh. Il me racontait... Tu veux dire au petit déjeuner ? Il me parlait d'un événement d'échecs auquel il est invité dans le Leitrim, pas ce week-end mais le suivant. Tu es au courant ? Non. Une sorte de

tournoi d'exhibition suivi d'un atelier. Il pensait annuler à cause de tout ça. Mais il a changé d'avis. Ils passent devant les grilles du cimetière huguenot. Pourquoi voulait-il annuler ? Sylvia tourne les yeux vers lui. Parce que... tu sais. Parce que son père vient de mourir. Au lieu de simplement froncer les sourcils, il grimace, il a trop chaud et il est fatigué. L'étiquette de sa chemise lui irrite la nuque. Baggot Street vive et animée, trop animée, les lumières dans les yeux, tout ça c'est trop. Tu crois qu'il est triste ? demande-t-il. Elle le regarde à nouveau, et il essaie de faire un sourire idiot. Enfin, ça me semble évident, ajoute-t-il. Je pense qu'il est bouleversé, répond-elle. Je pense qu'il se sent seul. Oui. Ouais. Bien sûr. Ils approchent de plus en plus de chez elle, du point final, du moment où lui-même se sentira seul, ou pas. Pourquoi, pour l'amour du ciel, tout est soudain si bruyant. Sylvia, dit-il. Non, attends que ce soit plus calme. Oui ? Ils y sont presque, et de toute façon, ça fera plus naturel à la porte. Comme s'il n'en pouvait plus de marcher. Ça te dérange si... Je ne sais pas comment dire ça. Je peux dormir sur ton canapé ? Je ne... Non, non, mon Dieu, ne pas dire : je ne te toucherai pas. Pas ça. Je suis tellement... Sa main douce et tendre toujours sur son bras, toujours. Le calme et l'immobilité rassemblés dans ce toucher miséricordieux. Bien sûr, dit-elle. Pas de problème. Ne le lui dis pas. Je suis amoureux d'elle. De toi, si seulement on pouvait. C'est vraiment ce que tu penses ? La vie est-elle supportable dans ces conditions ? Il attend qu'elle ouvre la porte. Elle comprend et elle sait. Ce serait bien que tu le contactes, dit-elle. Tu pourrais lui envoyer un message. En quel langage ? 1. e4 ? Oui, répond-il. Tu as raison. Je vais faire ça. Je vais le faire.

Ivan reste debout dans un coin tandis que les membres du club d'échecs installent les tables et les chaises. Ils échangent des indications telles que : Recule-la un peu, Tom. Attention à toi. Ivan est tout seul, il a envie de s'asseoir mais il ignore quelles chaises doivent encore être déplacées, et lesquelles sont déjà au bon endroit. Cette incertitude est due à la façon dont ces hommes organisent les lieux, qui ne répond à aucune logique discernable. Pourtant, une disposition familière commence à émerger – un U central avec dix tables, dix chaises sur le bord extérieur, et un espace à part pour le public – mais le processus que les hommes adoptent pour parvenir à leurs fins semble hasardeux. Debout dans son coin, Ivan réfléchit, sans y accorder plus d'attention que ça, à la méthode qui permettrait d'arranger, disons, un nombre de tables et de chaises donné pour produire le U dont il a précédemment été question, etc. C'est un sujet auquel il a déjà pensé, debout dans d'autres coins, en regardant d'autres gens déplacer des objets similaires dans des salles similaires : les approches différentes dont on dispose, par exemple pour écrire un programme informatique afin d'en

optimiser l'efficacité. La précision de ces hommes-ci par rapport aux gestes recommandés par ce genre de programme serait, selon Ivan, assez faible, voire très faible.

Pendant qu'il réfléchit, une porte s'ouvre, pas la double porte, mais sans doute une sortie de secours sur le côté, plus petite. Une femme entre, un trousseau de clés à la main. Les hommes semblent à peine remarquer son arrivée : ils se contentent de jeter un coup d'œil dans sa direction, c'est tout. Personne ne lui adresse la parole. Sans doute le genre de situation que les gens comprennent sur-le-champ, et tout le monde à part Ivan a probablement saisi d'un seul coup d'œil qui est cette femme et quelle est la raison de sa présence. Il se trouve qu'elle est particulièrement séduisante, ce qui rend son arrivée dans la salle à ce moment-là d'autant plus curieuse. Elle a une jolie silhouette et son visage de profil est ravissant. Au bout de quelques instants, Ivan remarque que les autres hommes, même s'ils n'ont pas vraiment réagi à l'arrivée de cette femme, semblent se comporter différemment en sa présence, soulevant les tables avec des gestes plus marqués des bras et des épaules, comme si tout à coup, depuis son apparition, les tables étaient devenues plus lourdes. Ils veulent se faire remarquer, se rend-il compte, et il lui semble qu'elle a un petit sourire en coin, peut-être parce qu'elle en est arrivée à la même conclusion, ou peut-être uniquement parce qu'ils font tous semblant de l'ignorer. Puis, remarquant sans doute qu'Ivan observe la scène, elle lui lance un regard, un regard amical, presque soulagé, et, les clés à la main, s'approche de l'angle où il se trouve.

Bonjour, dit-elle. Je m'appelle Margaret, je travaille ici. Je suis désolée de vous poser la question, mais savez-vous si le jeune garçon est arrivé ? Le prodige des échecs. On est censés s'occuper de lui.

Il baisse les yeux vers elle. Elle a prononcé tous ces mots d'un ton souriant, drôle, presque comme une excuse, ou comme si elle lui

racontait une plaisanterie. Elle semble un peu plus âgée que lui, pense-t-il, mais pas tellement. Il lui donne la trentaine. Ah, dit-il. Vous voulez parler d'Ivan Koubek ?

Pleine d'espoir, elle lève la tête vers lui. C'est ça. Il est là ?

Oui, c'est moi.

Elle lâche un petit rire gêné à cette réponse et pose une main sur sa poitrine, ce qui fait tinter son trousseau de clefs. Oh mon Dieu. Je suis vraiment confuse. Je pensais... Je ne sais pas pourquoi. Que vous aviez douze ans.

Un jour, j'ai eu douze ans, répond-il.

Elle rit à nouveau à cette réponse, un rire apparemment sincère. La faire rire est un sentiment tellement agréable qu'Ivan se met lui aussi à sourire. Ah, tout s'explique, dit-elle. Je suis vraiment désolée, je suis idiote. Vous n'avez pas eu de problème pour venir jusqu'ici ?

Il continue à l'observer quelques instants, puis, comme s'il entendait sa question à retardement, il répond rapidement : Oh. Non, pas de problème. J'ai pris le car.

En continuant à sourire avec douceur, elle reprend : Et on m'a dit que vous pourriez avoir besoin qu'on vous ramène à votre hôtel après le tournoi, c'est ça ?

Il se tait à nouveau. Elle a toujours la tête levée vers lui d'un air amical et encourageant. Ce serait vraiment douteux de sa part de surinterpréter ses regards amicaux, parce qu'elle fait tout simplement son travail, est payée pour être là et discuter avec lui. Même si, se souvient-il, lui aussi est d'une certaine manière au travail, lui aussi payé pour être là, mais ce n'est pas tout à fait pareil. Ouais, dit-il. Je ne sais pas exactement où c'est. Mais j'imagine que je peux prendre un taxi.

Elle est en train de glisser ses clefs dans la poche de sa jupe. Non, non. Ne vous inquiétez pas, nous allons bien prendre soin de vous.

Le président du club finit par les rejoindre et se présente. Il s'appelle Ollie, c'est lui qui est venu chercher Ivan à l'arrêt du car un peu plus tôt. La femme répète qu'elle s'appelle Margaret, puis Ollie désigne Ivan d'un geste de la main en disant : Et voici notre invité, Ivan Koubek. Elle échange un regard avec Ivan, un bref regard amusé, et répond : Oui, je sais. Ollie se met à parler du tournoi, l'heure de début et l'heure de fin, les salles utilisées le lendemain matin pour l'atelier. En silence, Ivan les regarde discuter. Elle travaille ici, cette femme qui s'appelle Margaret, au centre artistique, ce qui explique son apparence quelque peu artistique. Elle porte un chemisier blanc et une jupe volumineuse à motifs de couleur ainsi que de jolies chaussures sans talons comme celles des danseuses de ballet. Malgré lui, il se met à imaginer, tandis qu'elle est là, devant lui, ce que ça ferait de l'embrasser : ce n'est pas vraiment une scène imaginaire, mais l'idée d'une scène, une sorte de prise de conscience que la possibilité de l'embrasser pourrait devenir envisageable à un moment donné, une idée plaisante, rien que de se représenter la scène, une pensée inoffensive, puisque gardée privée. Et pourtant, Ivan ressent aussi un désir abrupt d'attirer son attention dans la vraie vie, ce qui, pense-t-il, serait possible rien qu'en lui parlant, en disant quelque chose ou en posant une question à voix haute, peu importe laquelle.

Vous jouez aux échecs ? demande-t-il.

Tous deux se tournent vers lui. Trop tard, il se rend compte qu'il a l'air bizarre. Il le voit sur elle, ça saute aux yeux, il le voit même sur Ollie. C'est si bizarre de demander de but en blanc si elle joue aux échecs, et ça n'a de plus aucun lien avec ce dont ils parlaient. Mais elle répond avec enthousiasme. Non, je crains bien que non. Je n'ai pas le cerveau câblé pour ce genre de choses. Je connais le déplacement des pièces, c'est à peu près tout.

En regrettant amèrement d'être intervenu, Ivan acquiesce.

Désignant les hommes derrière eux, Ollie dit : Nous n'avons malheureusement pas de quoi nous vanter au niveau égalité hommes-femmes.

Oh, ne vous inquiétez pas, dit-elle. Nous avons eu un groupe de tricot la semaine dernière, c'était pareil. Bon, je ne vous retarde pas. Si vous avez besoin de quelque chose, je suis dans mon bureau à l'étage. Demandez Margaret, c'est mon nom.

Ollie la remercie. Ivan ne dit rien.

En levant la tête vers lui, elle ajoute : Et bonne chance pour tout à l'heure. Si j'ai une minute, je descendrai regarder.

Il l'observe un petit moment avant de répondre : D'accord. Merci.

Elle franchit à nouveau la porte puis la verrouille derrière elle. C'est sans doute une entrée réservée au personnel, c'est pour ça qu'elle avait ces clefs, pour la déverrouiller de l'autre côté. Il ne pense pas qu'elle aura une minute pour descendre regarder. Enfin, elle aura sans doute une minute, mais elle ne l'utilisera pas pour venir regarder Ivan jouer aux échecs. Peut-être que s'il ne lui avait pas posé cette question, elle serait venue, parce que ça se passait bien entre eux jusque-là. Elle se dit sans doute maintenant qu'il a une obsession malade pour les échecs, qu'il est incapable de parler d'autre chose : c'est incroyable le nombre de personnes à qui il donne cette impression. À croire qu'il y a du vrai là-dedans.

Belle femme, fait remarquer Ollie.

Ivan dit : Oui.

Ils restent tous les deux debout près du mur et regardent les autres finir de disposer les tables et les chaises. Qu'est-ce que ça veut dire quand les gens utilisent ce genre de formule, « belle femme » ? Est-ce un code pour dire séduisante ? Ivan se demande si Ollie a lui aussi ressenti de la fascination quand cette Margaret l'a regardé droit dans les yeux. Dans ce cas, pourquoi a-t-il mis tant de temps à venir les

voir ? Peut-être que, comme Ivan, il a tendance à être intimidé par le sexe opposé. Ollie est petit et corpulent, il a des lunettes, il doit avoir une cinquantaine d'années. Et il porte une alliance : marié. Difficile de l'imaginer éprouvant de la fascination tandis qu'il parle à une belle femme. Mais l'apparence d'une personne ne définit nullement les limites de ses sentiments, Ivan le sait. Les gens simples ou d'apparence peu attrayante ne sont en aucun cas exempts de passions fortes. En tout cas, si cette femme qui s'appelle Margaret porte ou non une alliance, Ivan ne l'a pas remarqué. Le fait qu'elle soit aussi belle, ça, c'était impossible à rater. Elle en a certainement plus qu'assez d'entendre des compliments de la part des hommes. Ivan comprend que ça puisse être gênant de se voir adresser des commentaires et des invitations sexuelles non désirées, car ça lui est même arrivé à lui, et c'était aussi de la part d'un homme, ce qui semble confirmer la théorie. Il serait lui-même prêt à faire un immense détour pour ne jamais recroiser ce type, non qu'il se soit passé quelque chose de mal, uniquement par gêne. Il se rend compte que quand on est une femme séduisante, ce n'est pas un seul homme qu'on doit éviter, mais presque tous les hommes. Ivan se dit que ça doit être terrible. D'un autre côté, comment faire en sorte qu'une situation devienne acceptable pour les deux si aucun ne fait d'avances, quitte à ce que ça se révèle inopportun ? C'est exactement comme avec les tables et les chaises. En appliquant une méthode hasardeuse et inefficace, sans plan préétabli, on finit par trouver des solutions, bien sûr, il y en a toujours, dans la mesure où même quelqu'un comme Ollie est marié. Les gens se rencontrent, il se passe des choses, c'est la vie. La question qui taraude Ivan, c'est comment devenir l'une de ces personnes, comment vivre ce genre de vie. Bon, dit Ollie près de lui. Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous avant que ça commence ? Vous voulez un café ? Il y a dans le centre un petit café sympa.

Ivan acquiesce lentement. Les tables et les chaises sont maintenant disposées et espacées avec le même intervalle, dix de chaque. L'un des hommes commence même à installer les échiquiers. D'accord, dit Ivan, un café, c'est une bonne idée, merci.

Je vais vous en chercher un. Quel genre de café voulez ?

Juste un expresso, si possible. Sans lait ni sucre. Merci.

Je reviens dans une seconde.

Ivan regarde Ollie traverser la salle et franchir la double porte en direction du hall. Il reviendra bientôt avec le café, puis commencera le tournoi, au cours duquel Ivan jouera dix parties simultanées. D'expérience, il sait qu'il vaut mieux ne pas trop y penser avant. L'idée que l'événement approche lui provoque une réaction physique intense, ou plus exactement une série de réactions physiques coordonnées : dans la poitrine, les mains, le ventre, un sentiment de chaleur, de contraction, de nausée, la vision qui se brouille au point d'en avoir des vertiges, l'impression qu'un problème aux yeux l'empêche de voir. Puis il est pris d'une envie de vomir. Certaines fois, à force de réfléchir à l'approche inexorable d'un tournoi, il a vraiment vomi. Pourtant, ce ne sont pas les parties d'échecs qui l'inquiètent. Ça, c'est facile, et il le sait, ça sera toujours plaisant en fin de compte. Rien ne peut, ou ne pourra mal se passer. La manifestation physique de l'angoisse qui accompagne les événements autour des échecs – tournées d'exhibition et tournois – n'a aucun rapport direct avec l'événement, hormis chronologique : ça se produit avant, et ça s'arrête après. Son esprit le sait, mais pas son corps. Pour cette raison et pour d'autres, Ivan considère le corps comme fondamentalement primitif, vestige d'un processus évolutif supplanté par le développement du cerveau. Il suffit de les comparer : l'esprit humain ne pèse rien, il est abstrait et capable de rationalité suprême. Le corps humain est lourd, affreusement spécifique, et fonctionne en dépit du bon sens. Il fait des choses,

personne ne comprend pourquoi. Allez savoir pour quelle raison il se retourne contre lui-même ou fait proliférer des cellules là où il ne faut pas. Pas d'explication. Est-ce que l'esprit fait ça ? Non. Sauf en cas de maladie mentale, se dit-il, dans ce cas-là, d'accord, mais c'est différent. Quoique, vraiment différent ? Bref. L'esprit d'Ivan est loin d'être parfait, il est souvent incapable d'effectuer les tâches relativement simples qui se présentent à lui, mais au moins il dépend de la raison. C'est une conscience. Le corps est un objet sans conscience animé par une conscience qui n'a aucun rapport, comme une voiture est un objet sans conscience dirigé par un chauffeur doté de conscience. Tout le monde ou presque peut accepter l'idée de la mort de l'esprit et du corps au-delà d'un certain âge, disons, quatre-vingt-dix ans, en tout cas c'est une théorie supportable si on n'y pense pas trop. Mais accepter que le corps puisse mourir à n'importe quel moment, entraînant la mort de l'esprit ?

Peter, le frère d'Ivan, qui a trente-deux ans et a étudié la philosophie, prétend que le courant de pensée qui lie le corps et l'esprit de cette manière a été réfuté. Pour Ivan, c'est comme si on disait que le gambit du roi a été réfuté. Les gens utilisent sans cesse le mot « réfuter » parce qu'ils l'ont lu quelque part sur un forum : « Le gambit du roi détruit en un coup ! » ou autre, et le coup sera finalement 3... d6. Merci, Bobby Fisher ! Non que Peter soit du genre à dire des choses parce qu'il les a lues sur un forum. C'est un adulte, il a une vie sociale, et il se peut qu'il ne sache même pas ce qu'est un forum. Mais ça revient au même. Il a sans doute simplement entendu au cours d'une conférence que l'esprit et le corps ne sont plus considérés comme indépendants, et il s'est dit : ok, compris. Peter est le genre de personne qui glisse sans heurts sur la surface de la vie. Il passe beaucoup de temps au téléphone, il va au restaurant et il dit que des courants de pensée philosophiques ont été réfutés. À une époque,

les sentiments d'Ivan à son égard étaient bien plus négatifs, ils frisaient même l'hostilité, mais désormais Ivan qualifierait ces sentiments de neutres. En tout cas, il doit reconnaître que Peter s'est quasiment occupé seul de l'enterrement, et qu'Ivan n'a rien fait, il l'admet volontiers. Il aurait sans doute dû se montrer plus reconnaissant à ce sujet. Quant au fait que Peter prononce l'éloge funèbre et pas Ivan, c'était une décision commune. Évidemment, Ivan la regrette, il y a réfléchi, il regrette, mais c'est sa faute, pas celle de Peter, ce n'est même pas une faute partagée, uniquement la sienne. Pas de doute, il n'y avait pas assez réfléchi avant. Mais à quoi bon ressasser ? Ce n'est pas comme s'il y allait avoir un deuxième enterrement au cours duquel Ivan pourrait se rattraper en disant tout ce à quoi il a réfléchi trop tard. L'esprit humain, malgré toutes les qualités qu'il lui trouvait un instant plus tôt, est souvent répétitif, prisonnier d'un cycle familier d'idées non productives qui, dans le cas d'Ivan, sont en général teintées de regrets. Des regrets mineurs, comme demander à cette Margaret si elle jouait aux échecs, horrible, et de plus gros regrets, comme refuser, ou plutôt manquer l'occasion de s'exprimer à l'enterrement de son père. Ou bien consacrer sa vie aux compétitions d'échecs, pour ensuite voir son classement dégringoler d'année en année, jusqu'à ce que, etc. Il a déjà réfléchi à tout ça, le passé qu'on ne peut rattraper, ce qui est fait est fait, et ce n'est de toute façon pas le moment. Il va plutôt manger la barre chocolatée qu'il a glissée dans sa valise et prendre un café. C'est bon de visualiser ces activités à l'avance, la façon dont il va débiller la barre chocolatée, quel sera le goût du café, s'il sera servi avec une soucoupe ou uniquement dans une tasse. Ce sont ces pensées qu'il doit avoir pour l'heure : des choses précises, tangibles, qui reposent sur des détails sensoriels. Puis le tournoi commencera.

Lorsque Margaret termine son repas, la nuit tombe à l'extérieur du petit restaurant, et la vitre est bleue comme de l'encre humide. À la

caisse, Garret lui demande quel est l'événement de la soirée et elle répond : Le club d'échecs. Il lance d'un ton joyeux : Chacun son truc. Toutes les semaines ou presque, la même routine : un événement, un inconnu dans la voiture de Margaret qui parle d'une chose ou d'une autre, puis repart. Des comiques, des acteurs shakespeariens, des conférenciers. Et ce soir, des joueurs d'échecs. Amusant. Il lui plaît bien, en fait, ce jeune homme avec ses bagues aux dents. Son erreur de l'avoir pris pour un enfant, c'était gênant, mais il avait tourné ça à la plaisanterie, ce qu'elle avait apprécié. Un peu bizarre, bien sûr. Comme tous ces gens à haut potentiel intellectuel. Même si, pense-t-elle en boutonnant son imperméable par-dessus son gilet alors qu'elle sort du restaurant, il était beaucoup plus poli que les autres, surtout ce type qui en faisait trop, Oliver Lyons, assez grossier, en fin de compte. Le joueur d'échecs était l'exemple même de l'individu amical et sympathique, à qui il manquait peut-être juste quelques codes sociaux, alors qu'Ollie Lyons était un type qui se délectait du pouvoir minable dont il pensait disposer en tant que président du club d'échecs local. Dehors, il pleut, l'eau déborde du caniveau, et Margaret se couvre les cheveux avec un foulard. C'est bizarre, cette impression qu'elle a eue un peu plus tôt, comme si le prodige des échecs et elle étaient ensemble dans un camp, et Ollie dans l'autre. Pourquoi : peut-être due au sentiment de ne pas appartenir au groupe. En retrouvant ses clefs au fond de son sac à main, elle marche vers le bureau et salue au passage le type sympathique de la boulangerie, comment il s'appelle, déjà ? Linda le saurait. Elle trouve la bonne clef au toucher et pénètre dans le bâtiment en refermant doucement la porte derrière elle. La pluie, qui s'abat toujours sur le toit, glisse de son imperméable sur le carrelage tandis qu'elle progresse dans le couloir étroit et froid, déverrouille une porte latérale, et entre dans la grande salle.

Toutes les lumières sont allumées, et il y a une bonne trentaine de spectateurs assis dans un silence tendu ponctué de murmures. Au centre, des tables sont disposées en une sorte de U carré, les joueurs installés sur le bord extérieur. Et au milieu, seul, debout, Ivan Koubek, le joueur d'échecs, penché en avant, un bras replié sur la poitrine, en train de se frotter la mâchoire de l'autre main. Il a l'air très grand et très pâle incliné ainsi sur l'échiquier, tandis que son adversaire, un homme d'âge mûr et rougeaud, est confortablement installé sur une chaise. Ivan déplace une pièce – d'où elle se trouve, Margaret ne voit pas laquelle – puis passe à la table suivante. Quand il saisit les pièces, ses gestes ont l'air précis et intelligents, comme ceux d'un chirurgien ou d'un pianiste. Une fois qu'il s'éloigne, ses adversaires prennent des notes sur une feuille. Les spectateurs installés sur des chaises en plastique observent, certains prennent des photos ou des vidéos avec leur téléphone. L'adversaire suivant d'Ivan est une fillette qui ne doit pas avoir plus de onze ans. Ses cheveux dorés sont tenus par un chouchou violet. Quand Ivan atteint sa table, et se retrouve dos à Margaret, la fillette déplace une pièce. Il en bouge une autre sans même prendre le temps de réfléchir. Margaret attend qu'il passe à la table suivante pour s'avancer dans la pièce et refermer doucement la porte derrière elle. Certains lèvent la tête, mais pas Ivan. Il continue au même rythme, parfois il reste immobile, sans un mot, pendant dix ou vingt secondes, à se tenir la mâchoire, puis il déplace une pièce et se rend à la table suivante. Sans le quitter des yeux, Margaret dépose son imperméable et son foulard sur le dos d'une chaise et s'y installe, son sac sur les genoux.

En observant les tables, elle s'aperçoit que deux parties sont déjà terminées. Les joueurs sont restés assis, l'air penaud, le roi blanc au centre de l'échiquier. Le roi d'Ivan, pense-t-elle, puisqu'il joue les blancs, d'ailleurs, c'est drôle, ce roi grand et maigre lui ressemble. Est-

ce que les joueurs d'échecs se voient comme le roi de l'échiquier ? Dans les souvenirs de Margaret, le roi est une pièce faible et lâche qui passe la plus grande part de son temps tapie dans un coin. Face à la table suivante, Ivan étire ses bras au-dessus de la tête puis se masse la base de la nuque. Il a deux auréoles sombres de sueur sous les aisselles. Il ne fait pas particulièrement chaud dans la salle, quand bien même toutes les lampes sont allumées, c'est donc certainement de pure concentration qu'il transpire. Tout au fond, quelqu'un dit quelque chose que Margaret n'arrive pas à entendre, et s'ensuit un rire étouffé. Ollie, qui figure au nombre des joueurs, et dont la partie est toujours en cours, lance un regard noir en direction du rire, qui se transforme aussitôt en silence. Revenu à la table de la fillette, Ivan déplace sa reine et dit négligemment : Échec et mat. L'enfant se retourne vers les deux adultes assis derrière elle, un homme et une femme, sans doute ses parents. Margaret les voit sourire en levant un pouce et en articulant : Bien joué ! La fillette se retourne vers l'échiquier et note quelque chose sur sa feuille, puis la fait glisser sur la table et tend son stylo à Ivan. Il se penche pour écrire tout en bas, se redressant ensuite pour lui serrer la main. Avec un immense sourire dévoilant ses dents de lait, elle lui tend la sienne, et ils échangent une poignée de main.

Le tournoi se poursuit en silence. Un autre joueur semble abandonner, il serre la main d'Ivan, puis un autre : les hommes du club d'échecs qui installaient les tables un peu plus tôt. Finalement, Ollie est le dernier adversaire en lice. Il a enfilé une veste et une cravate, constate Margaret – il n'en portait pas plus tôt, mais pour le tournoi il arbore cette cravate rouge à fines rayures. Ivan Koubek ne s'est pas changé, il porte la même chemise vert pâle et un pantalon noir. Ses baskets sont sales, et Margaret remarque que la semelle du pied gauche est en train de se décoller. Ollie relève la tête vers Ivan et fait un petit signe, auquel Ivan répond. Ollie note quelque chose sur sa

feuille, Ivan aussi, et ils se serrent la main. Les autres joueurs se mettent à applaudir, et le public se joint à eux. Margaret lâche son sac posé sur ses genoux pour les imiter. Elle comprend à l'énergie qui se dégage de l'ovation qu'Ivan a battu Ollie et remporté chacune des dix parties. Ivan acquiesce sous les applaudissements, qui redoublent au lieu de diminuer, et du fond de la salle quelqu'un émet un sifflement long et fort. Ivan reste là, tête baissée, à sourire poliment, bouche fermée, au milieu de la clameur des spectateurs. Ollie se lève, et peu à peu les applaudissements se tarissent. Il remercie tout le monde d'être venu, puis remercie Ivan et le félicite de cette « victoire écrasante », et après quelques derniers applaudissements et remerciements, la soirée prend fin. Les gens se lèvent en discutant et rassemblent leurs affaires, l'un des hommes du club a ouvert la grande porte pour que le public puisse facilement quitter la salle.

En se levant et en enfilant son imperméable, Margaret remarque qu'Ivan est retourné voir la petite fille au chouchou. Il tourne le dos à Margaret, mais elle l'entend parler. Tu as vraiment bien joué, dit-il. Tu sais quelle erreur tu as commise ? La fillette fait signe que non. Je vais te montrer, comme ça, tu ne la referas plus. Aux parents, il demande : Ça ne vous dérange pas, j'espère ? Il y en a pour une minute. À part ça, elle a vraiment fait une belle partie. Il installe l'échiquier tout en parlant. Autour d'eux, en partant, les spectateurs jettent un coup d'œil à leur téléphone et remontent la fermeture éclair de leur veste. Margaret est toujours debout près de sa chaise, à triturer distraitement la lanière de son sac à main, son long imperméable ouvert. Tu te souviens de cette position ? demande Ivan. La fillette acquiesce en observant l'échiquier. Au bout de quelques secondes, il dit : Tu comprends maintenant pourquoi ce n'était pas une bonne idée de déplacer cette tour ? Elle lève la tête vers lui d'un air solennel et acquiesce à nouveau. C'est normal, tu es en train d'apprendre. Tu as

vraiment bien joué. Peut-être que tu pourras prendre ta revanche dans quelques années. Ses parents sont tout sourires, le père pose la main sur l'épaule de la fillette. C'est vraiment gentil de votre part de lui consacrer du temps, dit la mère. Vous devez être épuisé. Ivan quitte la table. Ça va, ça va, répond-il. Le père regarde par-dessus l'épaule d'Ivan en direction de Margaret, Ivan suit son regard et voit qu'elle l'attend. Elle sourit, et il la regarde sans un mot. Elle voit que son front est encore luisant de sueur.

Félicitations, dit-elle.

Oh. Ce n'est pas grand-chose. Mais merci.

Ayant peut-être remarqué qu'elle a remarqué, il s'essuie le front avec la manche de sa chemise. Autour d'eux, la salle finit de se vider, la fillette et ses parents lui disent au revoir et s'en vont. Distraitement, Ivan lance un : Salut.

Je vais avoir l'honneur de vous ramener à votre hôtel, dit Margaret.

Ivan la regarde droit dans les yeux, un regard très direct, pour ne pas dire intense, pense-t-elle : avec, à nouveau le sentiment que, sans le dire, ils font tous les deux partie du même camp. D'accord, dit-il. Je crois que les autres vont boire un verre. Mais je peux m'en passer, cela m'est égal.

Vous ne voulez pas aller boire un verre ? propose-t-elle. Vous l'avez bien mérité, après ce que vous venez d'accomplir. Je suis surprise que vous teniez encore debout.

Il lui sourit, exhibant à nouveau son appareil dentaire, ces nouvelles bagues en céramique que les jeunes portent à présent. Ouais, beaucoup de déplacements, dit-il. C'est ce qu'on dit toujours, pas besoin de s'entraîner aux échecs, la marche c'est le plus important. Vous... Il s'interrompt avec un air timide mais un peu fier. Vous avez regardé ? demande-t-il.

Margaret a tout à coup un élan de gentillesse à son égard, elle se sent submergée par une vague de chaleur à le voir si fier de lui. Oh, ça m'a fascinée. Même si je n'ai pas compris grand-chose. Ça vous dirait d'aller fêter ça ?

Il continue à la dévisager. Bien sûr, répond-il. Je vais récupérer mes affaires.

Elle rejoint le groupe à la porte. Ollie lui annonce qu'ils vont au Cobweb et elle répond qu'elle les accompagne. Elle connaît vaguement l'un des hommes, Tom O'Donnell, le pharmacien à la retraite, un autre déclare s'appeler Stephen, et le troisième, Hugh. Quand Ivan les rejoint, ils sortent tous ensemble. Les hommes s'expriment dans un jargon que Margaret comprend à peine, gambit, sacrifice, et leurs voix résonnent contre les murs et le plafond du long couloir. Même si la conversation semble tourner autour d'Ivan, celui-ci ne dit rien, il se contente de marcher en silence, sa petite valise noire à la main. Elle est équipée de roulettes, mais il la porte par la poignée. Avant qu'ils gagnent la rue, Margaret éteint toutes les lampes puis grimpe sur un petit tabouret pour mettre l'alarme pendant que les autres attendent, Ivan derrière elle. Il la regarde, pense-t-elle. Mais comment le sait-elle sans le voir ? Elle n'a pas besoin de le regarder, elle le sait, c'est tout, comme si les yeux d'Ivan envoyaient des petites aiguilles qui lui piquaient la peau sans lui faire mal. Elle a pitié de lui, entouré de tous ces bonshommes qui l'admirent, le craignent, mais peut-être aussi lui en veulent, des hommes qui aimeraient l'impressionner tout autant que l'intimider ou le rabaisser. Et pourtant, elle a le sentiment qu'Ivan comprend parfaitement la dynamique entre ces hommes et lui, et que cette compréhension a quelque chose à voir avec le fait qu'il la regarde tandis qu'elle active l'alarme. Mais comment savoir, comment interpréter son regard, alors qu'il ne lui parle pas et ne semble même pas en avoir envie ?

Dehors, la pluie s'est muée en bruine, et les réverbères sont allumés. Tom, le pharmacien, ouvre son parapluie.

Dites-nous, lance celui qui s'appelle Stephen. Koubek, c'est de quelle origine ?

Slovaque, répond Ivan.

Vous n'avez pourtant pas d'accent slovaque, répond Stephen.

Non. Je suis de Kildare. Mon père était slovaque, il est arrivé ici dans les années 1980. Et ma mère est irlandaise. Son nom de jeune fille est O'Donoghue.

Ils traversent le parking. Quand ils passent près de la voiture de Margaret, elle la déverrouille pour qu'Ivan puisse y déposer sa valise. Les autres continuent leur discussion. Elle commence à avoir les cheveux humides, alors elle ressort son foulard et le noue sur sa tête pendant qu'Ivan ferme le coffre sans bruit et dit : Merci. Elle ressent un instant le besoin de se tourner vers les autres pour préciser : J'avais dit que je le ramènerais à son hôtel. Mais ce serait une remarque étrange. Personne ne s'est demandé pourquoi Ivan mettait d'un air si calme et obéissant sa valise dans le coffre de la voiture de Margaret. Expliquer serait suggérer qu'une explication était nécessaire, et ça ferait surgir le spectre d'autres questions qui n'étaient venues à l'esprit de personne. Alors surtout pas. Elle ne dit rien. Ils se remettent en route et empruntent une ruelle pavée en direction du Cobweb. Ollie tient la porte à Margaret pour qu'elle entre la première.

Le bar, bien chauffé, est calme. Il y a des banquettes rembourrées le long des murs face à des tables et de vieilles publicités, sous un éclairage tamisé. Margaret dénoue son foulard et, les yeux mi-clos, elle inspire cette atmosphère douce et familière. C'est vendredi, se dit-elle, la semaine est terminée, ce n'est pas une si mauvaise idée que ça d'aller boire un verre avec tous ces hommes, d'être pendant un moment la seule femme dans cette petite salle feutrée. C'est ma tournée, dit Ollie.

Margaret annonce qu'elle prendra une limonade. Et toi, Ivan ? J'imagine que tu as l'âge de boire ? Ivan fait un rire gêné à cette remarque et répond : Oui, j'ai vingt-deux ans. Ollie lui demande ce qu'il veut, et Ivan répond un demi de bière italienne. En laissant glisser son imperméable de ses épaules, Margaret s'installe sur l'une des banquettes en similicuir. Une table basse la sépare d'Ivan. L'un d'eux lui demande si elle a assisté à la simultanée, et elle dit : Oh oui, quelle performance. Ollie va commander au bar, ses compagnons se lèvent avec lui pour l'aider, insistant pour payer leur verre, et Margaret et Ivan restent tous les deux dans un coin. Il y a quelque chose d'intrusif, pense-t-elle, dans cette façon de les laisser seuls, alors, cherchant quelque chose à dire, elle demande : Vous ne vous êtes jamais senti en danger ?

Il ne répond pas pendant quelques instants. Vous parlez des échecs ce soir ?

Oui, désolée, je parlais des échecs.

Il a un sourire maladroit et se frotte à nouveau la nuque du bout des doigts. Bien sûr, dit-il. Non, je n'ai jamais vraiment été en danger. C'est vrai, cela m'arrive de faire une nulle, mais seulement s'il y a beaucoup plus de participants, ou quand les joueurs sont meilleurs. Face à ce genre de petits clubs, je n'ai pas à m'inquiéter. Il déglutit en regardant derrière, vers le bar, puis lance sur un ton amical : Mais c'est peut-être mieux que vous ne leur disiez pas.

Elle aussi sourit, à cause du coup d'œil et du ton amical, presque complice. Non, ne vous inquiétez pas. Mais vous ne perdez jamais aucune partie ?

Dans une simultanée comme ça ? Pas très souvent, parce que je n'y rencontre que des gens bien plus faibles que moi. Mais en compétition, je perds. Tout le temps. En fait, je ne suis pas si bon que ça aux échecs.

Elle éclate de rire, et il sourit, ce qu'elle trouve adorable : son plaisir non dissimulé à être drôle. J'ai du mal à le croire, dit-elle.

Il baisse les yeux vers ses mains. Il a les ongles rongés, remarque-t-elle. Oui, enfin, j'imagine que ça dépend du point de vue, ajoute-t-il. En continuant à regarder ses mains et en fronçant les sourcils, il dit : Mais on n'est pas obligés de parler échecs. Je sais que vous ne jouez pas.

Non, mais c'est toujours intéressant d'écouter des gens parler des sujets qui les passionnent.

Il relève la tête. Vraiment ?

D'un air hésitant, mais en souriant, elle répond : Vous ne trouvez pas ?

Je ne sais pas, dit-il. Honnêtement, je n'y avais jamais pensé. Mais maintenant que vous le dites. J'imagine que ça dépend de ce que vous entendez par passionnés. Je trouve les gens souvent ennuyeux, mais c'est peut-être parce qu'en fait ils ne sont pas suffisamment passionnés. Il lui fait un nouveau sourire. Je ne sais même pas si je suis passionné par les échecs, ajoute-t-il, mais je suppose que tout le monde se dit que c'est le cas.

Alors, selon vous, qu'est-ce qui vous passionne ? demande-t-elle.

Là, il rougit. Elle le voit, même dans la pénombre, et il émet une sorte de « hum ». Inquiète, elle renchérit avec un enjouement exagéré, et trop fort : Peu importe, vous n'êtes pas obligé de me répondre. Puis elle regrette d'avoir dit ça. Les autres reviennent enfin du bar. Ollie se penche vers Margaret en lui tendant un verre froid et humide et déclare : Une limonade pour la dame. Une fois installés autour de la table, ils se mettent à discuter, mais Ivan ne dit rien, il se contente de l'observer de profil, tandis qu'elle évite de croiser son regard. Peut-être qu'il l'observe parce qu'il ne sait pas quoi faire d'autre, pense-t-elle, parce qu'il se sent gêné ou mal à l'aise. Peut-être cherche-t-il à croiser

son regard parce qu'il a quelque chose à lui dire et que, en l'évitant, elle ne lui facilite pas la tâche. Ou peut-être – l'idée s'engouffre avec force dans son esprit – qu'il a un intérêt sexuel pour elle. Margaret ne peut exclure ce genre de pensée de sa vie, même si parfois elle préférerait. Il lui arrive d'avoir des idées scandaleuses, tristes, voire obscènes et immorales. La plupart du temps, elle se contente d'interactions agréables et superficielles avec les gens qu'elle côtoie, sans réfléchir ni avoir envie de réfléchir à leurs préférences sexuelles bien cachées. Mais il n'est pas possible d'être toujours indifférente à tout, à ces aspects masqués de leur vie. Ce jeune homme avec ses bagues aux dents, qui se rend le week-end dans des centres d'art pour jouer aux échecs en public, avec sa valise noire de mauvaise qualité qu'il dépose dans un coin de la salle, a lui aussi certainement des pensées et des désirs sexuels, comme presque tout le monde, surtout à vingt-deux ans. Il continue à la regarder. Quelle idée d'avoir prononcé le mot « passionné » devant lui un peu plus tôt ? Et pourquoi l'a-t-il si souvent répété, à trois ou quatre reprises ? Le mot « passionné » est-il, ou pas, obscène en soi ? Non. Mais est-ce une sorte de petit pansement collé sur un vocabulaire obscène ? Oui, peut-être. Un mot au sang chaud, un mot taché de rouge. Dans les conversations banales, il vaut mieux utiliser des mots gris ou beiges. D'où vient-il, alors, ce « passionné » ? Elle le sait. De la sensation réprimée, présente depuis le début, que quand il la regarde, quand il lui parle, il ne s'adresse pas simplement à sa surface, mais aussi aux parties plus profondes de sa personnalité – sans le vouloir, sans pouvoir faire autrement. Lorsqu'il la regarde, il dit avec ses yeux : Je sais que tu as des désirs, moi aussi j'en ai, même si je ne sais pas quoi faire avec. A-t-elle, inconsciemment ou semi-consciemment, apprécié le petit rôle qu'ils ont chacun joué ? L'impatience réprimée mais réelle d'Ivan envers les autres hommes, son attention pour Margaret, ses regards calmement inquisiteurs, le rouge

qui envahit ses joues à cet instant. Pendant ce temps, les autres parlent d'un célèbre joueur d'échecs du XIX^e siècle. Vous savez que c'était un Irlandais. Son père était irlandais. Murphy. Les autres ne sont pas d'accord. Ivan savoure sa bière en observant Margaret, elle sent ses yeux sur sa tempe pendant qu'elle fait semblant d'écouter et de sourire. Pour finir, elle se retourne et croise son regard. Ils se dévisagent sans un mot. Ils sont, ça ne peut pas être plus clair, dans le même camp, l'autre camp. Il pose son verre sur la table. Et en s'éclaircissant la gorge, il dit : Bon, eh bien merci. À demain matin. Tous veulent à nouveau le féliciter, ils lui font des tapes dans le dos, et de toute façon Margaret a besoin d'une minute pour remettre son imperméable et récupérer son foulard étalé sur le dos d'une chaise.

Ils quittent le bar ensemble et marchent sous la pluie dans la rue sombre. Sans parler, sans même se regarder, ils avancent côte à côte, et c'est simple, et convenable. Lorsque Margaret demande à Ivan où il passe la nuit, il sort son téléphone pour lui montrer l'adresse. Le village de vacances au bord du lac. Une fois au parking, elle déverrouille sa voiture et ils s'y installent puis referment les portières. Chacun de ses gestes, chacune de ses actions s'enchaîne logiquement ensuite : mettre le contact, allumer les phares, boucler sa ceinture de sécurité. Ces actes se font presque tout seuls, comme un rituel, elle n'a aucune décision à prendre, absolument rien à faire, simplement ressentir, et voir son reflet lorsqu'elle contrôle ses rétroviseurs, en reculant pour quitter sa place de parking. Les mains sur les genoux, Ivan ne dit pas un mot. Le parking scintille sous l'éclairage orange des réverbères squelettiques, ses pavés luisants. Margaret met les essuie-glaces en route, qui claquent et crissent en rythme sur le pare-brise. Quand elle ramène quelqu'un, ou qu'elle le reconduit en voiture à la gare, ils parlent de tout et de rien. Cela fait partie de son travail. Si Ivan n'a pas envie de discuter, s'il a envie de rester comme ça à

regarder alternativement ses mains puis elle, puis à nouveau ses mains, ce n'est pas grave – il n'a que vingt-deux ans, il est très doué pour un certain jeu de société, et après tout il n'y a pas de protocole défini pour ce genre de situation. Se retrouver dans la voiture d'une femme plus âgée après un événement public exténuant, se faire ramener à son logement avec sa petite valise noire, personne ne vous apprend à vous comporter dans ce genre de circonstances. S'il veut garder le silence et examiner ses ongles rongés, pas de problème, ce n'est pas grave. Elle aussi, bien sûr, garde le silence, car elle non plus n'a rien à dire. Elle quitte la grande route pour prendre le chemin qui mène aux petites maisons de vacances. Le gravier crisse sous les pneus de sa voiture. Elle n'a rien fait de mal, elle n'a même rien fait du tout, au-delà du strict nécessaire pour convoier Ivan entre le bar et le village de vacances. Si elle a commis une petite erreur au cours de la conversation plus tôt, si elle a utilisé une expression ou un mot ambigu en lui demandant ce qui le passionnait, c'était excusable, et peut-être même niable, parce que subjectif. Elle se gare devant l'un des logements, un bungalow blanc à la peinture écaillée et aux fenêtres sombres.

Je pense que c'est ici, déclare-t-elle.

C'est la première fois que l'un d'eux prononce un mot depuis qu'ils sont montés en voiture, et dans cet espace clos sa voix émet un son comprimé. Ivan observe le bungalow par la vitre.

Merci, dit-il.

Elle lui dit que ce n'était pas grand-chose. Il acquiesce, et la regarde une fois de plus.

Vous voulez entrer ? demande-t-il.

Incertain, il continue à la regarder, comme pour dire qu'il est désolé d'avoir posé cette question, et il attend sa réponse. Il y a quelque chose de si vulnérable dans son attitude et le ton de sa voix.

Qu'a-t-elle à lui opposer ? Son travail, le fait qu'elle est bien plus vieille que lui, sa situation de vie. Mais ces explications sonneraient comme des mensonges. Quand on est rejeté, on ne croit jamais que ce soit pour des raisons extérieures à soi. Et ce n'est d'ailleurs presque jamais pour des raisons extérieures à soi, parce que l'attirance réciproque, qui fait sens du point de vue de l'évolution, est tout simplement la plus puissante des raisons d'agir, dépassant tous les principes et les réduisant à rien. Margaret laisse ses yeux dériver une fraction de seconde vers les mains d'Ivan, toujours posées sur ses genoux : élégantes et sensibles, elle l'avait déjà remarqué quand il jouait aux échecs.

D'accord, dit-elle.

Humide et froid, le bungalow est plongé dans l'obscurité. Ivan porte sa valise, et Margaret trouve l'interrupteur à l'entrée. Au-dessus de leur tête, une ampoule nue éclaire, dans le coin près de la porte, un pan de papier peint moisi. D'un ton amical et léger, elle dit : Je n'appellerais pas ça luxueux. C'est le club d'échecs qui a réservé cet endroit, pas nous. Il sourit et exhibe à nouveau ses bagues. J'ai vu pire, dit-il. Des fois, je dois même dormir par terre chez quelqu'un. Elle suspend son imperméable et il pose sa valise. Ils passent tous les deux de l'entrée à une salle de séjour équipée d'une kitchenette. Cette fois, c'est lui qui allume. Apparaissent un canapé en tissu rouge, une petite table pour les repas et une baie vitrée qui donne sur le jardin. Margaret s'approche de la cuisine, Ivan la suit. Sur l'étagère au-dessus du four à micro-ondes, une boîte en carton de thé et une autre en métal de café instantané. Quelqu'un a même mis du beurre et du lait au réfrigérateur.

Je me demande si c'est Ollie qui a apporté tout ça lui-même, déclare-t-elle. Je pense qu'il a un faible pour vous.

Ivan rit joyeusement à cette plaisanterie. J'ai vu qu'il était content de sa partie d'échecs, dit-il. Ce qui est un peu triste en fait, parce qu'il a commis beaucoup d'erreurs.

Vous n'êtes pas professionnel, c'est bien ça ? Je veux dire, vous ne passez pas votre vie à jouer aux échecs ?

Il répond que non, mais qu'il se fait tout de même payer pour les tournois d'exhibition et les ateliers. Puis il s'éclaircit la voix sans rien ajouter. Elle se souvient de l'époque, quand elle était plus jeune, où elle se sentait nerveuse en compagnie des hommes – même si, bien sûr, c'est différent pour les femmes. Impossible d'imaginer une fille de vingt-deux ans se comporter comme Ivan au cours de cette soirée, ni même à cet instant. Non qu'il ait l'air plus fort et plus dominant qu'une fille, ce n'est pas ça. C'est plutôt qu'il semble avoir endossé l'entière responsabilité d'une tâche qui lui paraît très difficile, et qui consiste, si Margaret ne se trompe pas, à séduire une femme plus âgée dont il vient de faire la connaissance. Il a l'air furieux contre lui-même de ne pas savoir comment mener cette tâche à bien – furieux et coupable. Ce n'est pas le genre de sentiments qu'éprouverait une jeune femme. Elle ressentirait d'autres choses, tout aussi désagréables, mais différentes. D'un autre côté, Margaret ne joue-t-elle pas un rôle dans ces sentiments et ce drame ? N'est-ce pas, après tout, un drame à deux acteurs ? Elle constate qu'elle ne lui propose pas de partager les responsabilités dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'est fixée. Elle a indiqué, en le suivant dans le bungalow, qu'elle se rendait disponible pour la séduction : mais elle ne l'aide pas pour autant à remplir sa mission avec succès. L'aider, ça serait insulter sa propre dignité, bien plus que la situation actuelle insulte celle d'Ivan. Elle lui demande s'il est étudiant, et il répond qu'il vient de terminer des études en physique théorique. Un autre silence. Le bungalow est froid, le dos de Margaret est froid contre le réfrigérateur.

Désolé d'être si bizarre, dit-il.

Je ne vous trouve pas bizarre, vraiment.

Je suis évidemment bien plus bizarre que vous, répond-il. Par exemple, quand vous parlez, tout ce que vous dites a l'air normal et facile. Je ne trouve jamais les mots aussi facilement. Vous êtes le genre de personne capable d'aborder quelqu'un et d'engager la conversation. C'est très... il s'arrête, puis reprend d'un air timide : J'allais dire très séduisant, mais peut-être que je ne devrais pas.

Elle détourne le regard, étrangement troublée, finalement. Ah, dit-elle. Eh bien, je ne sais pas.

Il regarde à nouveau ses mains, la petite extrémité rose de ses ongles. Je suis désolé, dit-il. Ce n'est pas parce que vous êtes gentille avec moi que ça veut dire que... vous voyez. J'y ai pensé, c'est sûr, mais c'était bête de ma part. Genre, bien sûr, Ivan, elle a trouvé ça cool et sexy de te voir battre tous ces vieux bonshommes aux échecs.

Elle ressent une étrange et légère sensation d'amusement à ces mots : comme si, concluant que les négociations ont échoué, il voulait lui prouver qu'il sait reconnaître sa défaite. Pas seulement des vieux bonshommes, dit-elle. Vous avez aussi battu une fillette d'une dizaine d'années.

Il a un rire timide. Ouais, et elle n'était pas mauvaise pour quelqu'un de dix ans. Même si elle a fait une grosse bourde. J'ai dû aller la voir ensuite. Elle a joué trois ou quatre coups intelligents, puis commis une erreur terrible.

Je suppose que vous ne jouez que des bons coups, dit-elle.

Je ne fais pas d'erreurs terribles, répond-il.

Moi, si.

En levant les yeux vers elle, il recommence à sourire : il revient, pense-t-elle, sur son constat d'échec. Sous la faible lueur du plafonnier,

elle voit scintiller les fils métalliques humides de son appareil dentaire.
D'accord, dit-il. Intéressant. C'est très intéressant pour moi.

Vous êtes sûr d'avoir vingt-deux ans ?

Oui, je suis sûr. Vous voulez voir ma carte d'identité ?